

Il y a soixante-cinq ans ils libéraient Paris

Pour le 65^e anniversaire de la libération de la capitale, un hommage particulier est rendu aux résistants parisiens. Trois d'entre eux reviennent sur ce jour de liesse du 25 août 1944.

DOSSIER RÉALISÉ PAR THIBAUT RAISSE

« **I**NDESCRITIBLE. » Le mot revient comme un refrain. A en croire les quelques témoins encore vivants de cette journée du 25 août 1944, l'arrivée de la 2^e division blindée sur les Champs-Élysées ne se raconte pas : il fallait y être, un point c'est tout. « Le dictionnaire n'a rien prévu pour décrire cela », s'excuse Marcel Boulifard, 84 ans, l'un de ces résistants alors portés en héros par des Parisiens impatients de goûter aux saveurs oubliées de la liberté.

Pour ce 65^e anniversaire de la libération de Paris, la Ville a donc décidé de rendre hommage à Marcel, comme aux centaines d'hommes et de femmes qui ont permis ce jour de liesse, après quatre ans d'occupation nazie. A 16 h 45, un film projeté sur le parvis de l'Hôtel de Ville, en présence de Bertrand Delanoë, fera revivre les étapes clés de la libération de la capitale, entrecoupé de textes évoquant la mémoire des grands résistants, avant une prise d'armes solennelle.

« *Le dictionnaire n'a rien prévu pour décrire cela* »

A la Bourse du travail (X^e), une plaque rendant hommage au Comité parisien de libération — l'instance chargée d'unifier les 18 réseaux de résistants de la capitale — sera dévoilée.

Enfin, la Ville de Paris s'est engagée à fleurir la totalité des 1 000 plaques commémoratives de la capitale évoquant la mémoire des résistants morts sous les balles nazies : de la plus modeste (« Ici est tombé pour la Libération Guillois Michel, gardien de la paix, le 20 août 1944 », au 38, avenue de l'Opéra), à celle du jardin de l'Atlantique (XIV^e), où le général Le-



AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES (VIII^e), LE 25 AOÛT 1944. Selon tous les témoins de l'époque, la liesse était indescriptible lors de l'arrivée de la 2^e division blindée. La Ville rendra hommage demain aux résistants parisiens ayant contribué à cette libération. (DR.)

clerc obtint la reddition du gouverneur allemand de Paris, Dietrich von Choltitz.

Autant de célébrations qui seront répétées lors des deux prochaines commémorations de l'événement, en 2010 et 2011. « Nous voulons

que les Parisiens se rappellent les paroles du général de Gaulle, justifie Catherine Vieu-ChARRIER, adjointe de Bertrand Delanoë en charge du monde combattant : Paris a été libérée par elle-même. Ne l'oublions pas. »

L'hommage aux policiers divise

PRINCIPAL événement de cette journée de commémorations : Nicolas Sarkozy et Bertrand Delanoë se rendront en fin de matinée à la préfecture de police. Ils y dévoileront une plaque à la mémoire des policiers parisiens qui se sont illustrés par leurs actes de résistance. Une initiative qui fait polémique car, dans les livres d'histoire, la police parisienne est davantage mentionnée pour sa révérence à l'égard de l'occupant que pour son courage.

« Ca me rend malade, s'indigne Marcel Boulifard, 84 ans, l'un des libérateurs de Paris. On ne doit pas oublier les crimes favorisés par la police parisienne, comme la rafle de la rue du Roi-de-Sicile ou celle du Vél'd'Hiv : On leur avait dit de ne prendre que les hommes et ils ont embarqué d'eux-mêmes les femmes et les enfants ! » « Je trouve ça curieux, voire un peu déplacé, complète Cécile Desprairies, historienne spécialiste de la collaboration*. Dans la police parisienne, les résistants étaient une minorité. Cet hommage ne me semble donc pas constituer une priorité absolue. »

Faut-il pour autant condamner l'initiative ? Pour l'historien britannique Richard Holmes, la question n'est pas si simple. « Beaucoup de policiers parisiens ont collaboré. Doit-on pour autant oublier ceux qui ont résisté ? interroge le professeur de Cambridge, spécialiste de la Libération. Et puis il est facile de juger l'histoire a posteriori. Nous n'avons aucune idée de l'horreur de l'Occupation. Qu'aurions-nous fait à leur place ? Nous n'en savons rien. »

* « Paris dans la collaboration », éditions du Seuil.

« J'ai pris une balle venue de nulle part »

EUGENE BATESTINI, 85 ans, soldat de la 2^e division blindée

L AVAIT survécu à tous les dangers. Jusqu'à cette journée du 25 août 1944. « On est entré dans Paris par la ville d'Antony. Il était précisément 12 h 30 », se souvient Eugène Batestini, soldat de la 2^e division blindée du général Leclerc.

« Nous avons d'abord défilé par la rue de Rivoli, en direction des Tuileries. Puis nous avons fait le tour des Champs-Élysées, avant de repartir vers le Louvre. Il y avait tellement de monde qui venait nous embrasser qu'on ne pouvait pas sortir de nos chars ! »

« *Un coup des nazis ? De la police de Vichy ? Je ne sais toujours pas* »

Un moment de liesse populaire qui ne dure pas.

« En arrivant du côté du Louvre, j'ai pris une balle venue de nulle part. Un coup des nazis ? De la po-



Eugène Batestini est paralégitime après avoir reçu une balle le jour de la libération de Paris. (DR.)

lice de Vichy ? Je ne sais toujours pas. Depuis ce jour, je suis paralégitime. »

« Je n'arrivais pas à oublier les morts »

CECILE ROL-TANGUY, 90 ans, résistante

E LLE était avec son mari dans les catacombes de Denfert-Rochereau (où se trouvait le quartier général des FFI, les Forces françaises de l'intérieur), quand elle a appris la bonne nouvelle.

« Je suis sortie pour voir ça. Je suis restée là, sur le bord du trottoir, à regarder passer les chars. On était bien contents », se souvient Cécile Rol-Tanguy, épouse du grand résistant Henri Rol-Tanguy.

Pourtant, la jeune femme a eu du mal à participer aux scènes de joie collective qui enflammaient la capitale. « Quand je voyais tous ces gens danser, je n'arrivais pas à oublier les morts. Je pensais aussi à tous nos camarades arrêtés. Je n'arrivais pas à



Cécile Rol-Tanguy était dans les catacombes au moment de l'arrivée de la 2^e DB. (DR.)

partager l'euphorie. Malgré tout, j'avais bien conscience que le pire était derrière nous. Avec le recul, je me dis que c'était une belle journée. »

« Les filles sautaient sur les chars »

MARCEL BOULIFARD, 84 ans, résistant

« **F** AUT avoir vécu ça. On ne peut pas oublier. » Membre d'un réseau de résistants basé en Normandie près d'Alençon (Orne), Marcel Boulifard, 84 ans, entreprend de rejoindre la capitale trois jours avant la Libération. Deux cents kilomètres ralliés... à pied.

« On est entré par la porte de Versailles, raconte le vieux Parisien du XIII^e arrondissement. A quelques kilomètres de notre arrivée, un avion est passé au-dessus de nos têtes. L'un de nos camarades a sauté du véhicule, craignant que l'avion nous mitraillât. Il est mort à quelques heures de la délivrance. » Un drame qui n'empêchera pas le groupe de fêter la victoire sur les Champs-Élysées. « Les filles sautaient sur les chars. On était tous hystériques. C'était pire que si on était saouls ! Il n'y a pas de mot pour décrire ce qu'on a vécu ce jour-là. »